

se déclarer dans des sons-sols de la maison. Ils purent s'en rendre maîtres en peu d'instants.

Memento. — M. Jules Moity, rentier, âgé de quarante-trois ans, a disparu depuis le 30 décembre. Il était vêtu d'un pardessus marron, gilet et veston foncé, chaussé de bottes montées jusqu'au genou, chapeau de feutre mou marron.

Informations

MARINE. — Par décret, sont promus : Au grade de capitaine de vaisseau : le capitaine de frégate Saint-Paul de Singay ; au grade de capitaine de frégate : le lieutenant de vaisseau F. Boyer ; au grade de lieutenant de vaisseau : les enseignes de vaisseau Lafrogne et Aubin de Blanpre ; au grade de mécanicien inspecteur : le mécanicien en chef Roque ; au grade de mécanicien en chef : le mécanicien principal de 1re classe Lemaire ; au grade de mécanicien principal de 1re classe : les mécaniciens principaux de 2e classe Fougère et Artigue ; au grade de mécanicien principal de 2e classe : les premiers-matres mécaniciens Proteaux, Dupond, Schollés, Gilonne, Bournicard.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE. — M. Ruelle, conservateur à la bibliothèque Sainte-Genève, est nommé administrateur de cet établissement, en remplacement de M. Henri Lavoix, décédé.

REUNION. — L'assemblée générale de la Société de secours mutuels des gens de la maison, qui rend tant de services à ses adhérents, aura lieu le 28 janvier, à neuf heures du soir, à l'Institut Chartras, 4, rue Chartras. L'ordre du jour comporte la réception des nouveaux adhérents, le compte rendu de la situation financière, les sociétés à retraiter, la remise des récompenses et l'élection de quatre conseillers.

Le bal annuel de la société — l'un des plus brillants de la saison — est fixé au samedi 12 mars. Il aura lieu au Salon de l'Étoile, avenue de Wagram, 30.

EXPOSITION. — Le peintre connu Paillard, remarqué pour ses belles expositions du Champ-de-Mars, expose, du 15 au 31 janvier, cinquante pastels de Paris, d'Algérie, de Zélande, de Belgique et de la Méditerranée, à la galerie Georges Petit, rue de Séze.

ASSISES. — Au nombre des jurés de la session d'assises qui s'ouvre aujourd'hui à Paris, figureront M. Gailhard, directeur de l'Opéra, et M. Aucoc, président de la Chambre syndicale de la joaillerie et de la bijouterie.

TELEGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Patrons et ouvriers. — REIMS. — La Société industrielle de Reims a tenu hier sa réunion annuelle dans laquelle elle a distribué des médailles à d'anciens ouvriers et des récompenses aux ouvriers et employés qui suivent les cours professionnels qu'elle a organisés. La séance était présidée par M. Siegfried, sénateur, à côté de qui avaient pris place M. Diancourt, sénateur de la Marne, et les principaux notabilités industrielles et commerciales de la ville. M. Marteau, président de la Société, a fait ressortir les efforts faits pour améliorer la situation matérielle et morale des travailleurs. M. Siegfried, après avoir félicité la Société industrielle, a montré combien il était nécessaire de développer les affaires françaises à l'étranger. La France peut et doit avoir l'ambition de vendre les produits de son industrie dans les pays étrangers ; et il appartient aussi bien au gouvernement qu'à l'initiative personnelle, de faire tous ses efforts pour arriver à ce but. A la suite de la distribution des récompenses, M. Siegfried s'est longuement entretenu avec les présidents des principales Sociétés de secours mutuels, de retraites, de coopération, d'alimentation et d'habitations, à bon marché qui sont nombreuses et prospères à Reims.

La décentralisation artistique. — ANGERS. — Le Conseil municipal d'Angers vient de voter la subvention de 75,000 francs demandée pour la reconstitution de l'Association artistique et pour l'exploitation du théâtre par la même Société. Les concerts jadis célèbres d'Angers vont donc reprendre, et la ville pourra avoir un théâtre digne de son ancienne réputation.

Une conférence de M. Jules Roche. — LYON. — M. Jules Roche a fait ce soir, au palais des Arts, sous les auspices de la Société d'économie politique, une conférence sur la « concurrence allemande ». Un grand nombre de notabilités politiques et des membres du haut commerce lyonnais y assistèrent. L'orateur, dans un tableau admirablement présenté, a exposé la situation commerciale de l'Allemagne, notre plus redoutable rivale sur le terrain du commerce extérieur.

L'ancien ministre du commerce, après avoir exposé les causes de notre infériorité, indique le remède, qui est l'action de l'individu. En un mot, il faut triompher de l'esprit de discord, nous familiariser dans la connaissance des langues et nous assimiler les moyens d'action de nos rivaux. Le brillant conférencier a été vivement applaudi.

L'influenza. — RODEZ. — Une épidémie d'influenza pas trop maligne d'ailleurs, s'est déclarée au grand séminaire. Une cinquantaine d'adhésés en sont atteints et ont été envoyés à l'infirmerie de l'établissement. D'autres sont rentrés dans leur famille. Les études sont suspendues et des mesures préventives sont prises.

Inondations. — PERPIGNAN. — La pluie redouble et la crue des rivières recommence. De nombreux villages de l'arrondissement de Perpignan sont bloqués par les eaux. Les communications sont de nouveau interrompues avec l'Espagne, la mer ayant envahi, pour la seconde fois, le grand tronçon de la voie ferrée, à Canet-de-Mer (Espagne), entre Port-Bou et Barcelone.

En ce moment, à Perpignan les clairons des pompiers parcourent les rues donnant l'alarme. Les autorités et les pompiers se transportent dans les faubourgs voisins du Têt qui grossit à vue d'œil et font évacuer les maisons. Les soldats se tiennent prêts à porter secours en cas de besoin. La population anxieuse se tient sur les ponts pour juger des progrès de la crue.

ORAN. — Le syndicat d'initiative de l'Oranie est sur le point d'obtenir la création d'un train de luxe hebdomadaire entre Paris et Carthage, par Port-Bou et Barcelone, en correspondance avec le paquebot de la Compagnie transatlantique, qui desservira dès le printemps prochain, la ligne de Carthage-Oran. Ce bateau partira vers dix heures du matin de Carthage pour arriver à Oran à cinq heures du soir. Le voyage de retour s'effectuera dans les mêmes conditions. L'Algérie sera donc bientôt reliée au continent par un service maritime direct effectuant la traversée de jour et en quelques heures, et coïncidant avec des trains rapides de luxe. Ce résultat est dû à l'intelligente activité du président du syndicat, M. Frette, qui a d'ailleurs rencontré le plus bienveillant accueil auprès de la Compagnie transatlantique et de la Compagnie internationale des wagons-lits.

Une course de chameaux. — BISKRA. — Une course originale a eu lieu aujourd'hui. Neuf chameaux méharas, venant de Touggourt, sont arrivés à Biskra après une course de 220 kilomètres effectuée en seize heures et demie. Les chameaux étaient montés par des Arabes Chambaï, venus de l'Oued-Souf, et se suivaient de près.

L'entrée dans Biskra a été superbe. Tous les étrangers s'étaient portés vers les terrasses des maisons et du Royal-Hôtel pour assister à l'arrivée des coureurs et à la distribution des prix. Et voilà le Sahara devenu la proie du pari mutuel !

Tremblement de terre. — ROME. — Des secousses de tremblement de terre se sont produites à Bologne et à Ferrare. Il n'y a pas eu de dégâts.

Petite Enquête. — M. VICTORIN JONCIÈRES. — Mon cher confrère, Je ne puis que répondre sommairement aux deux questions que vous me posez, me réservant de les traiter plus

L'OPÉRA-COMIQUE

— Suite — (1) M. VICTORIN JONCIÈRES. — Mon cher confrère, Je ne puis que répondre sommairement aux deux questions que vous me posez, me réservant de les traiter plus

longuement dans mon prochain feuillet de la Liberté. La direction de l'Opéra-Comique doit être, avant tout, électorale et ne s'inférioriser à aucune école, à aucune coterie. Tout en suivant la voie du progrès, elle s'efforcera de ne pas rompre avec les traditions que lui impose l'enseigne de la maison.

Le répertoire du vieux opéra-comique français y a peut-être été trop négligé en ces dernières années, et je voudrais que les ouvrages de Grétry, de Dalayrac, de Monsigny, de Philidor, de Boïeldieu, d'Hérold, d'Auber, d'Halévy et d'Adolphe Adam n'y fussent pas plus abandonnés que ne le sont, à la Comédie-Française, les comédies de Molière, de Regnard, de Musset et de Scribe. La part faite aux compositeurs vivants, français ou étrangers — peu importe, — ne doit pas être diminuée, mais je ne crois pas que l'Opéra-Comique, étant donné son genre spécial, puisse suffire à la production. Il faut absolument un Théâtre lyrique, où les œuvres à tendances modernes auraient plus de chances de réussir qu'à l'Opéra-Comique.

Je n'en veux pour preuve que les tentatives de drames lyriques, toutes avortées, faites par la dernière direction. Le Théâtre lyrique serait un véritable théâtre d'avant-garde ; l'Opéra-Comique doit rester un théâtre de tradition. Recevez, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques. Victorin Joncières.

M. GASTON SALVAYRE

Tombé en désuétude, le genre éminent national de l'opéra-comique, « l'Eminemment », comme on dit aujourd'hui volontiers, se compromet dans le voisinage folichon de l'opérette ; désertant son temple, il s'est éparpillé dans les théâtres de genre où il semble avoir trouvé un refuge propice à ses manifestations, d'ailleurs assez restreintes. « L'Eminemment », délicies de nos pères, ne me paraît plus être armé en guerre ; je ne lui connais, en effet, ni auteurs, ni musiciens, ni interprètes, en assez grand nombre du moins, ni d'essence assez subjugante pour favoriser son développement, voire son alimentation.

Qui donc, comme on chante dans les opéras d'Auber, pourrait lui prédire un destin prospère ? On le sait, les aspirations des jeunes couches n'ont rien à démêler avec les visées esthétiques chères aux auteurs de la Dame blanche ou, même, des Mousquetaires de la Reine.

A quoi bon, dès lors, maintenir sur le nouvel édifice une étiquette que, sans aucun doute, ne saurait justifier le caractère des ouvrages appelés à y être représentés ? Voyez plutôt la liste de ceux qu'en ces dernières campagnes nous convia à entendre le directeur défunt.

Cela ne veut pas dire que le répertoire de l'Opéra-Comique ne contienne point des œuvres dignes d'être maintenues sur l'affiche, et cela en dépit de l'évolution actuelle. Non, loin de moi telle pensée ! Ces œuvres, chacun les désigne, chacun a leur nom sur le bout des lèvres. Désireuse de vivre et de prospérer, la direction nouvelle devra donc s'appliquer à faire, dans le vieux répertoire, un choix plein de tact et de discernement, tout en faisant large part aux modernes productions ; élayant, pour ainsi dire, les tentatives des contemporains avec les opéras de nos aînés dont le succès semble le plus légitimement acquis et le plus durable.

Pour cela faire, il faudra que le nouvel impresario s'outille en conséquence (qui veut la fin veut les moyens !). Agrandissement des cadres des chœurs et de l'orchestre ; engagements d'artistes susceptibles, par leurs moyens vocaux comme par leurs qualités dramatiques, de mettre en relief les ouvrages de nos jeunes maîtres : telles sont les modifications qui s'imposent à la vigilance artistique du nouvel élu.

J'ajouterai que je ne verrais pas sans plaisir, en ce théâtre si parisien, l'organisation d'un sémillant corps de ballet. Dans un esprit de libéralisme bien compris et s'inspirant du sentiment de générosité chevaleresque qui est le fond de notre race, la nouvelle direction pourrait, de loin en loin, faire une petite place à quelque partition étrangère, surtout lorsque, s'imposant par une valeur indiscutable et par une carrière déjà dis-

rieuse, cette partition mériterait la consécration suprême de notre grand Paris. Mais avec quelle parcimonie le directeur nouveau ne devra-t-il pas exercer cette manière d'hospitalité !... car il doit — et cela avant tout — donner à la production française toute la satisfaction possible.

Or, je crains fort que notre école nationale, par l'importance de son effort comme par l'intérêt artistique qui s'y rattache, ne permette qu'à de très rares intervalles l'usage d'un procédé marqué, cependant, au coin de notre légendaire courtoisie.

Il ressort, ce me semble, assez clairement de ce qui précède que la création d'une troisième scène lyrique est chose indispensable. Sur ce théâtre essentiellement combatif, et qui dégarait l'Opéra et l'Opéra-Comique de trop onéreuses obligations, pourraient se livrer librement les luttes si ardentes, si âpres, si suggestives de l'art nouveau.

La pourraient être représentées des œuvres qui, une fois consacrées par le succès, seraient transportées, sans coup férir, sur notre première scène lyrique, ou sur l'autre, selon que le comporterait leur caractère. G. SALVAYRE.

LES THÉÂTRES

L'Anniversaire de Molière. — L'Anniversaire de Molière a été célébré samedi, selon l'usage, dans les théâtres subventionnés, avec l'adjonction des ordinaires cérémonies. Une de ces cérémonies s'est même terminée si tard que j'ai dû remettre à aujourd'hui de dire un mot de ces spectacles, ce qui est, d'ailleurs, sans inconvénients, puisqu'ils sont sans lendemain.

Partout on avait fait bonne mesure en l'honneur de Molière ! A l'Odéon, par qui j'ai commencé mon pèlerinage, Tartuffe, un A-propos et le Malade imaginaire, avec la Cérémonie. Excusez du peu ! J'ai vu Tartuffe. C'est M. Chelles qui le joue. C'est un rôle qu'il affectionne ; et, ce qu'il y a d'assez surprenant, c'est que, l'affectionnant, il ne l'a pas toujours bien « dans la bouche », comme on dit en argot de coulisses. Il a sur la conscience d'avoir estropié quelques vers. Par contre, M. Chelles me paraît avoir un peu modifié la composition même du personnage. Je lui avais vu jouer un Tartuffe très papillard et très paillard, un peu gros : cette fois-ci, il en fait plutôt un intrigant, un chevalier d'industrie au masque pieux, pas du tout caricatural. Pour ce rôle, on le sait, toutes les conceptions sont défendables et ont été défendues et essayées. Celle où s'est arrêté M. Chelles ne me déplaît pas. On a également beaucoup remarqué et applaudi Mlle Béry, qui a joué Dorine avec beaucoup d'intelligence et une heureuse recherche de naturel et d'originalité. Elle a été récompensée par beaucoup de succès.

LA-propos qui a suivi Tartuffe est une simple récitation poétique, mais qui ne manque pas de nouveauté en ceci : que l'auteur, M. Croze, a constaté que jamais les bergers, les Bergers de Molière (c'est son titre) n'ont paru dans un A-propos — et il a comblé la lacune. Les bergers, en effet, ne sont pas absents du théâtre de Molière. Donc, Malicorne et Myrtil échantonnent, devant le buste du poète, d'agréables couplets odesonniques, où ils revendiquent l'honneur d'avoir exprimé, comme les Clandre et les Marianne, les jolis sentiments de l'amour jeune et pur, que Molière peignit en traits si délicats. Molière, c'est Mlle Rabuteau, plaisante en sa grâce de fruit vert. Myrtil, c'est Mlle Lucy Gérard, vouée aux travestis, pour le plaisir de nos yeux. Elle a très bien dit son rôle, ce qui ne gâte rien à la jolie jambe et à la taille bien prise faisant rêver d'un épêhe virgilien.

A défaut du don d'ubiquité, j'avais une bonne voiture et j'ai pu arriver à la Comédie pour voir finir l'A-propos de M. Blémont, le Barbier de Pénésans. Heureusement je connaissais cet A-propos, qui est une petite comédie récemment jouée encore, à Pénésans même, par la troupe du Français, au cours de la dernière pérégrination félibresque. L'auteur nous montre Molière dans la boutique de l'historique Barbier, observant les clients

et notant leurs types, puis intervenant dans une aventure d'amour. La fille du barbier Gély, Claudine, a un amoureux à l'armée. Elle en reçoit une lettre qui la remplit d'aise. Mais, comme elle ne sait pas lire, elle prie Molière de la lui faire entendre. L'observateur s'aperçoit vite que l'amoureux de Claudine n'est plus amoureux, et qu'au lieu de lui envoyer le myosotis des fiancés, il a plutôt mis dans son épître ce légume appelé « carotte » par nos troupiers. Et pour que Claudine n'ait pas de chagrin — on perd toujours assez tôt illusions et espérances ! — le bon Molière improvise une lettre pleine de tendresse naïve et soutient jusqu'au bout le pieux mensonge de son cœur pitoyable aux douleurs d'amour, qu'il connaît si bien. En vers bien tournés, ce petit acte est fort agréable et était très bien joué. M. Baillet a représenté Molière — c'est toujours difficile d'évoquer de telles figures ! — avec un air charmant, fait de finesse et d'émotion. M. Clerh, c'était Gély, bonhomme. Mlle Kalb jouait, avec esprit, Claudine, et M. Villain a donné une physionomie charmante au faux brave Roustecagnac, Gascon de la frontière d'Espagne, terre classique des capitaines.

On avait commencé par trois actes des Femmes savantes. On a fini par le Malade, avec la Cérémonie. Dans le Malade, il m'a paru qu'il y avait à louer M. Coquelin, Mmes Kalb et Amel, d'excellente tradition. Quant à la Cérémonie, c'est toujours un spectacle amusant et qui comporte de petites comédies hors du programme, où se plaissent les initiés. Acteurs et actrices y montrent mieux que leur personne ou autre chose, laissant deviner quelque chose de leur caractère. Tel y apporte de la désinvolture ou de l'indifférence : tel autre de la conviction, de l'émotion presque, comme M. Mounet-Sully, qui paraissait vraiment pleurer la mort de Molière. Et loin de sourire de cette imagination d'artiste, de ce don de s'émouvoir à un vieux souvenir, moi aussi je regrettais sincèrement ce grand et glorieux honnête homme, qui pourrait faire une si bonne besogne aujourd'hui et qu'on a envie d'appeler au secours et à la rescousse... Pour les dames de la Comédie, c'est une autre affaire. La cérémonie leur permet de mesurer l'admiration que le public garde à leur beauté et à leur talent : ce qui n'est pas petite affaire, je vous le jure. La plupart ont dû être satisfaites, car, on les a fort applaudies, l'applaudissement, pour quelques-unes, — pourquoi ne pas nommer Mme Barlet et « la petite doyenne » qu'on ne doit plus revoir, à moins que... — l'applaudissement a été jusqu'à l'ovation... Henry Fouquier.

LES CONCERTS

Concert Colonne. — Retenu au Châtelet par la première audition d'une œuvre nouvelle, je n'ai pu assister au concert du Cirque d'Été, que M. Lamoureux dirigeait exceptionnellement pour faire connaître à son public l'assez ingélate, très longue et cependant émouvante Symphonie pathétique de Tchaïkovski et le pianiste anglais, M. Borwick, qu'il m'eût été agréable d'entendre. Je le regrette vivement. J'ai dû aussi manquer la réouverture des séances de M. d'Harcourt à la salle Rochechouart. Au programme, entièrement composé de morceaux classiques, figuraient le Concerto d'Haydn, que les violoncellistes ne jouent pour ainsi dire jamais et que M. Delsart exécutait. Au moins, n'ai-je pas voulu passer sous silence la rentrée des deux chefs d'orchestre que l'on a été heureux, certainement, de revoir à leur pupitre, et taire le nom des deux virtuoses que l'on a, je pense, applaudis hier.

L'œuvre nouvelle en question est l'Estar de M. Vincent d'Indy, dont les Bruxellois eurent le premier il y a quelque temps. Sous forme de variations symphoniques, le musicien, s'inspirant d'un vieux chant d'épopée, a entrepris de décrire la descente au pays des morts de l'Eurydice assyrienne. Pour retrouver et délivrer son jeune amant, le fils de la Vie, Istar, fille de Sin, doit franchir le seuil de sept portes dont les gardiens, successivement, la dépouillent de la tiare de sa tête, des pendents de ses oreilles, des pierres précieuses qui brillent à son cou, des bijoux qui ornent son sein, de la ceinture qui entoure sa taille, des anneaux

de ses pieds et de ses mains et enfin du dernier voile qui couvre son corps. Après une brève déclamation, le thème principal se fragmente à chacun des sept épisodes en se variant et en se développant et il n'apparaît intégralement qu'à la conclusion du morceau. Clamé par le quatuor, les bois et les trompettes, il resplendit alors, nu, dépouillé, lui aussi, de son dernier voile harmonique. L'idée est ingénieuse, à coup sûr, et s'accorde parfaitement avec le texte de la légende, mais on en suit non sans peine les progressions, la mélodie fondamentale étant présentée d'abord à ce qu'il m'a semblé, à l'état très incomplet, et, par cela même, ne frappant peut-être pas assez l'attention, dès le début, pour qu'on la reconnaisse ensuite. Cependant, si le sens pittoresque de la composition reste vague, son intérêt musical est évident. On a donc eu raison de réserver bon accueil à cette fantaisie instrumentale qui, répondant à la fois l'air varié et le poème descriptif traditionnels, est de curieuse et subtile écriture. L'exécution en a été excellente.

La séance avait commencé par la Symphonie avec chœurs de Beethoven, que l'orchestre a jouée avec une intensité de vie superbe, et elle s'est achevée par les trois scènes de l'Or du Rhin, si souvent entendues déjà au Châtelet et où les ondines et les dieux furent insuffisants. M. Lugan a largement déclamé, et Mmes Leroux-Ribeyre, Planès, et M. Cazeneuve ont chanté de leur mieux la nouvelle traduction, fort utile, de l'ode de Schiller par M. Alfred Bruneau. Alfred Bruneau.

P.-S. — Les « judais » de M. Colonne et ceux de l'Ambigu continuent à réussir, les uns par l'ordre chronologique des affiches, les autres par l'imprévu des programmes. Bien qu'aucune œuvre inédite ne soit offerte là au public, il est méritoire, comme toute, de populariser les musiques anciennes et modernes plus ou moins connues des artistes et des amateurs, et cela vaut, de temps en temps, un encouragement. Je constate donc avec plaisir le succès de ces matinées. — A. B.

COURRIER DES THÉÂTRES

Au Conservatoire : Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, examen semestriel des classes de chant, hommes et femmes (MM. Bussine, Crositi, Warot, Ed. Duvernoy). Reprise de la classe d'ensemble vocal, les mardis et vendredis à quatre heures, à partir du vendredi 21 janvier. M. Murel Fouquier reprendra son cours le 26 janvier, à quatre heures. M. Bourgault-Ducoudray reprendra son cours le 27 janvier, à quatre heures.

Le soir à 8 h. 1/2, au Nouveau-Théâtre, répétition générale du Théâtre féministe.

La Comédie-Française : Mlle Reichenberg jouant ce soir pour la dernière fois le rôle d'Agnès de l'École des femmes, M. Leloir, qui n'a pas joué Arnolphe depuis longtemps, a tenu à paraître à côté d'elle à cette occasion.

L'Opéra-Comique : Avant son départ pour Monte-Carlo, Mlle Simonnet, sur la demande expresse de M. Carré, a consenti à donner une dernière représentation de Manon. Cette représentation sera donnée jeudi prochain.

La Jeunesse de Louis XIV se joue ce soir pour la dernière fois. Le Gymnase maintient pour mercredi la première représentation des Transatlantiques, dont la répétition générale est fixée à demain mardi deux heures très précises.

L'Académie des beaux-arts a reçu onze partitions destinées à prendre part au concours Rossini. Les travaux du jury vont commencer incessamment et le jugement sera rendu, pense-t-on, dans le courant du mois de février.

Mme Eleonora Duse séjournera à Paris du 12 mai au 15 juin. Elle donnera, cette fois, en dehors du répertoire qu'elle a déjà joué : la Princesse de Bagdad et la Princesse Georges. De plus, elle créera la nouvelle comédie en trois actes de M. d'Annunzio, la Giocanda.

M. Schurmann, l'habile impresario de Mme Duse, en ce moment à Rome, viendra à Paris le 1er février prochain pour signer le contrat de location d'un théâtre qui n'est pas encore choisi. Nous apprenons la mort de M. Marmontel, professeur honoraire au Conservatoire, offi-

Comédienne

Comme Pierre était bon de l'avoir encore regardée, d'avoir dissipé, par ce mouvement, le léger nuage de ses sottes idées, à elle ! Cette tête chérie à la portière ! C'était une image de ravissement dont son regard intérieur ne se détachait plus. Détail absurde d'insignifiance qui concentrait, matérialisait, exaltait son bonheur. Georgette saisit son enfant, le couvrit de baisers. — Tiens, toi, tu lui ressembles... Je t'adore ! C'était surtout son mari qu'elle embrassait sur le mignon visage, où deux grands yeux bruns et un pli spécial de la bouche ressuscitaient la physionomie du père. Amante avant tout, et mère parce qu'amante, Georgette aimait Georges parce qu'il était l'incarnation de leur amour, ce prodige de leurs chairs mêlées dont elle s'étonnait, s'exaltait encore, et le portrait délicieusement angélique de Pierre. Il y a un mystère dans les regards d'enfant. La profondeur de l'expression y dément plus d'une fois la puérilité de la pensée. Miroirs inconscients, ils reflètent des impressions antérieures, les rêves des hommes, morts depuis longtemps, dont le sang rajeuni fait leur vivacité, leur éclat. L'hérédité, plus qu'ailleurs, est dans les yeux. Georges, à quatre ans, avait, par éclairs, dans ses prunelles, le feu songeur ou passionné qui brûlait dans celles de Pierre. Et Georgette éprouvait une sensation aiguë et douce à rencontrer tout à coup, entre les paupières de soie et les grands cils du bébé, certains reflets de volonté ou de caresse qui, tout à l'heure, dans le mâle regard du bien-aimé, lui prenaient, lui pénétraient toute l'âme. — Oh ! mon petit Jo, mon petit Jo, si tu pouvais comprendre !... On va jouer la pièce de papa. Quel bonheur ! Dans huit jours !... Elle est belle, la pièce de papa. — Bellé, la pièce de papa, répéta l'en-

fant d'un air entendu, et avec le regard le plus sérieux de Pierre Essenault. — Dis comment elle s'appelle ? fit la mère. — Zalouse, prononça le petit. Un rire où sonnait une joie absolue partit des lèvres de Georgette. Cette sorte de joie ne peut durer. Le cœur ne saurait la soutenir. Et d'ailleurs, elle est factice. Trop de choses la menacent. Un peu de verglas sur un trottoir, un courant d'air, un cheval qui s'effraye, un désir, un mot, et que reste-t-il parfois de la plus haute félicité humaine ? La première contrariété, en avertissant du péril, empoisonne tout, fait évanouir l'illusion. Pour Georgette, ce fut une porte qui s'ouvrit. Une femme entra ; et, avec elle, tout de suite, un peu de tristesse, une soufflé de doute. Mme Essenault posa Georges à terre, se leva, embrassa la nouvelle venue, à travers la voilette blanche qui embrumait savamment le visage, sous l'ombre veloutée d'un toquet en loutre. — Bonjour, marraine, comment va mon père ? — Bien... Et cet amour ? dit Mme de Lugan qui se baissa pour embrasser Georges. — Le petit tendait sa frimousse, en disant comme sa mère : — Bonjour, marraine. Mais, trouvant trop froide la caresse dont l'effleuraient deux lèvres teintées de rouge, il tendit ses menottes, empoigna ce qu'il rencontra pour attirer la dame vers lui, et, comme elle eut un brusque recul, il arracha la voilette. — Une exclamation, une tape, et les clameurs de désespoir de celui que Mme de Lugan avait appelé « cet amour ». — Mon Dieu, ma petite, que ton enfant est mal élevé ! Sans intervenir, ni pour consoler le bébé, ni pour calmer sa belle-mère, Georgette, d'un geste rapide et les joues subitement très roses, alla poser le doigt sur un timbre électrique.

— Emmenez Georges ! dit-elle à la domestique qui parut. Habillez-le. Je vais sortir avec lui. Un silence. Mme de Lugan arrangeait ses frisons devant une glace. C'était une femme de trente-six ans. Elle avait épousé le père de Georgette, quand la jeune fille avait dix-sept ans, et elle-même vingt-huit. A cette époque, M. de Lugan dépassait largement la cinquantaine. Ce mariage désola Georgette. Non qu'elle fût outre mesure jalouse de l'affection de son père, soit pour elle-même, soit pour le souvenir passablement effacé d'une mère qu'elle avait perdue de bonne heure. Mais, sans bien comprendre pourquoi, elle sentait qu'il se rendait ridicule. Elle surprit des sourires, des voix subitement étouffées quand elle entra dans un salon, des regards un peu apitoyés que l'on posait sur elle. Jusque-là, elle avait eu plutôt de la sympathie pour la jeune femme, en qui elle ne présentait pas une belle-mère. Elle se révoltait quand des personnes graves essayaient de lui faire entendre que cette jolie veuve n'était pas la société qui convenait le mieux à Mlle Georgette de Lugan. Pourquoi ? Parce que Mme Yvonne Fournial dansait et s'habillait à miracle. Cela prouvait sa grâce et son goût — deux qualités exquises. Parce qu'elle flirtait volontiers ? Mais l'admiration venait à elle. Dans un cercle perpétuel d'homages, quelle attitude prendre qui ne ressemblât pas à de la coquetterie ? Et, si l'on hochait la tête, si l'on se regardait avec l'air de dire : « Pauvre innocente ! » Georgette suffoquait d'indignation contre ce qu'elle appelait la lâcheté des sous-entendus. Yvonne Fournial lui témoignait une tendresse de grande sœur. Grâce à elle, lors de ses premiers pas dans le monde, Georgette ne sentit pas l'isolement des jeunes filles sans mère. Son inexpé-

rience pour les démarches et les toilettes fut éclairée par cette raffinée mondaine. Que de fois Mme Fournial consentit à subir avec elle l'ennui des essayages, renonçant à ses occupations, à ses visites, pour accompagner chez les couturières Mlle de Lugan ! Et quand Georgette s'excessait, se défendait : « Chère petite, vous êtes si adorablement naturelle et aimante ! Je me plains tant avec vous ! La jeune fille, oppressée de vague tendresse, avidée d'affection, se laissait doucement prendre aux calineries, aux flatteries, ne discernant pas quelle part de toute cette suavité s'exhalait vers son père. C'était le nom de M. de Lugan, sa situation, sa fortune, que la belle Yvonne enveloppait de sollicitude dans la personne de cette simple enfant. C'était pour lui qu'à son charme de jolie femme elle ajoutait ces grâces du cœur. Rôle si aisé pour sa nature souple, indifférente, qu'elle le remplissait à la fin presque de bonne foi. Georgette s'attachait bientôt à Yvonne avec cette exaltation dans l'amitié, qui, chez les adolescentes, est un prodrome de l'amour. Mais plus elle l'aimait en compagnie presque de son âge — car Yvonne, à vingt-huit ans, n'en paraissait guère que vingt-deux — plus elle fut choquée lorsqu'un jour son père lui annonça qu'il allait épouser Mme Fournial. Si le trouble dont la bouleversa cette nouvelle fut tout instinctif, et tellement dépourvu de cause exprimable que Georgette s'en voulut comme d'un mauvais sentiment, il ne tarda pas à se préciser, à s'affirmer par l'intuition aiguë de l'opinion publique. Cette opinion ne condamnait pas M. de Lugan, mais s'amusait de lui, ce qui était pis.

Georgette en souffrit comme on peut souffrir du ridicule à dix-sept ans, c'est-à-dire avec une intensité atroce. D'autant plus que l'être diminué était son père, celui que son admiration, jusque-là, faisait planer au-dessus même des jugements des hommes. M. de Lugan, avec de l'intelligence, de la finesse, le goût de la littérature et des bibelots d'art, un esprit fait surtout de lecture et de mémoire, avait une réputation de supériorité. Une hauteur de manières tempérée par un grand tact imposait, rappelait la race. A cinquante-cinq ans, il était encore beau cavalier, la taille svelte, le visage énergique et mince, la chevelure vieill argent drue et taillée en brosse, la moustache un peu trop noire peut-être, mais les yeux remplis d'un feu certainement aussi jeune que cette noire moustache. Il possédait une belle fortune. On admirait qu'ayant été trésorier-général sous le second Empire et décoré par Napoléon III, il refusât de briguer sous la République un poste fructueux, que pourtant il eût obtenu sans peine. Tout ce prestige s'amoindrit sensiblement par son mariage avec une femme résolue à n'avoir jamais que vingt ans, même quand il en aurait soixante, une femme pour qui l'on trouvait le nom de Fournial très suffisant, ainsi que les petites rentes laissées par un mari qui, disait-on, s'était tué à cause d'elle. Et l'on fut pris de crier au scandale quand la nouvelle Mme de Lugan voulut avoir un hôtel avenue Henri-Martin, fit construire, donna des fêtes, et obtint même cheval et voiture de celui qu'on appelait maintenant « ce vieux toqué ».

« Si encore il n'avait pas une fille ! Mais c'est la dot de cette pauvre Georgette qui y passe. Si ce n'est pas honteux ! » dirent une foule de gens, dont quelques-uns avaient fait faillite, dont un certain nombre entretenaient deux ménages ou ruinaient leur famille au baccara, et dont la plupart ne savaient pas si, en mariant leur fille, ils pourraient payer son trousseau. Condamner les autres est une façon si agréable de se sentir vertueux ! Daniel Lesueur. (La suite à demain.)